

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 28 (1998)
Heft: 4

Artikel: Jean-Philippe Rapp : "Et si nous réfléchissions ensemble?"
Autor: Probst, Jean-Robert / Rapp, Jean-Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN-PHILIPPE RAPP

«Et si nous réfléchissions ensemble?»

Chaque jour à l'heure du dessert, Jean-Philippe Rapp s'invite dans votre salon pour vous servir son «Zig Zag café». Omniprésent et très convivial, il présente ses invités qui deviennent très rapidement des amis. Nous sommes passés de l'autre côté du poste de télévision pour rencontrer l'homme de cœur qui se cache derrière le présentateur.

Son enfance a été partagée entre Prangins, son village d'origine, Rolle, puis Genève et la Haute-Savoie. Son père était boulanger-pâtisier, puis restaurateur. Il a baigné dans cet univers de petit commerçant, avec ses deux frères. Très tôt, ses parents l'ont surnommé «le professeur». Probablement parce qu'il avait un peu moins de peine que ses frères à l'école. C'est à 15 ans, dans un internat d'Estavayer-le-Lac, qu'il prit goût aux études. Il obtint une maturité fédérale, avant d'étudier les sciences politiques. Dès lors, il n'avait qu'une obsession: devenir journaliste.

Pour payer ses études, Jean-Philippe Rapp jouait de la guitare basse

dans l'orchestre de danse «Les Caravel's», créé par ses frères. Dans les années soixante, le groupe s'était forgé une petite réputation entre Genève et Lausanne. Mais il rangea sa guitare au rayon des souvenirs le jour où il mit un pied à la télévision. A l'époque, c'était assez mal vu...

«Je suis entré à la télévision un peu par hasard»

– **Quels furent vos débuts professionnels comme journaliste?**

– J'ai travaillé dans tous les petits journaux qui me donnaient une tri-



Jean-Philippe Rapp est à l'écoute des plus démunis

bune. Et puis, j'ai collaboré à «Jeunesse», l'organe des Unions chrétiennes de jeunes gens. C'était mai 68, on en avait fait un porte-parole pacifiste. Plus tard, j'ai repris le journal, avant de faire un stage au «Journal de Nyon».

– Et puis vous êtes venu très rapidement à la télévision. Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce média ?

– D'abord, je ne voulais pas y entrer. Je rêvais de faire carrière dans la presse écrite, j'étais fasciné par la signature, le texte que l'on peut relire. Cela s'est fait un peu par hasard. Un ami, qui était réalisateur à la TV et qui s'appelle Michel Dami, avait été mon surveillant d'études quelques années plus tôt. Un jour, il m'a proposé de collaborer à une série d'émissions qui s'appelaient «La Suisse en vacances». Pour ma toute première émission avec Guy Ackermann, nous avions acheté une vieille voiture américaine. A l'heure de l'émission, nous étions à une douane de Genève. Quatre personnes sortaient de la voiture et expliquaient au douanier comment il faut fouiller une voiture... En fait, ils l'ont démolie à coups de pioches. Je remontais la file des autos avec mon micro, expliquant aux vacanciers qu'il s'agissait d'une nouvelle méthode de fouille. Le lendemain, de retour à la TV, on m'a prédit une carrière très brève... Finalement, je suis resté.

– Ce qui veut dire que la télévision vous convenait ?

– Oui, je m'y sentais à l'aise. J'ai commencé à travailler avec Nathalie Nath dans les émissions jeunes adultes. Mais mon rêve secret était d'entrer dans le cercle très fermé de «Temps présent». J'ai fini par y entrer comme reporter pendant six ans, avant d'en devenir coresponsable avec Jean-Claude Chanel.

– C'est après cela que vous avez pu faire votre première expérience de télévision conviviale avec le TJ Midi ?

– Exactement. Lorsque j'ai quitté «Temps présent», Gaston Nicole



Il se sent comme chez lui sur le plateau de «Zig Zag café»

m'a approché et m'a proposé un journal à midi. J'ai trouvé ça formidable, mais je n'avais aucune expérience. Alors on s'est lancé à l'eau... et j'ai eu énormément de plaisir. C'était un très beau moment.

– Mais cela n'a pas duré ?

– Après cinq ou six ans, il y a eu changement de chef, changement de structures. Est arrivé Claude Smadja qui m'a proposé un choix entre la responsabilité ou la présentation du téléjournal du soir. J'ai attendu quatre ans, avant d'en arriver à ce que je fais aujourd'hui, c'est-à-dire «Zig Zag café».

*«La TV permet
d'effectuer
de vraies rencontres»*

– Que tentez-vous de communiquer au travers de la télévision ?

– Pour moi, idéalement, la télévision est un lieu où les gens devraient pouvoir se parler. Or, c'est une grande illusion. La plupart du temps, on parle aux gens, on essaie de leur enseigner quelque chose, on veut se montrer très didactiques. Ce qui m'a beaucoup frustré, lorsque je présentais le téléjournal, c'est qu'on donnait des informations, on faisait vivre aux gens des moments très

forts de l'histoire du temps, mais en même temps, on ne se parlait pas. Plutôt que de donner des leçons, je préfère dire: et si nous réfléchissions ensemble à ce que nous vivons? De telle sorte que chacun y trouve son compte.

– Vous donnez souvent la parole à des démunis, est-ce une façon de leur offrir une scène, un espace d'expression ?

– C'est un vieux principe dans la vie. Lorsque j'étais au téléjournal, à l'époque de la guerre au Rwanda, on s'est dit que l'on ne pouvait continuer à donner uniquement des impressions de mort. Il fallait agir. Donc on est parti avec une équipe dans ce pays en guerre. On a réalisé une émission dans laquelle on a dit aux gens: il y a des milliers d'orphelins, il faut agir, mobilisons-nous! L'émission a eu du succès, mais à notre retour, les jeunes journalistes trouvaient que j'avais outrepassé mes droits. Je n'ai eu qu'une seule réponse. Je leur ai dit: «Un jour, quelque part dans le monde, quelqu'un me dira: tu avais une tribune, qu'en as-tu fait? Eh bien moi, j'aurai un début de réponse.»

– La télévision vous prend beaucoup, mais qu'est-ce qu'elle vous apporte ?

– Elle m'a apporté énormément. Le fait d'aller dans des endroits extra-▶



La séance de maquillage, avant d'entrer «en piste»

► ordinaires. A Berlin quand les Allemands de l'Est ont voté leur rattachement à l'Ouest, à Jérusalem pour la signature de l'accord israélo-palestinien, en Afrique du Sud lors de l'élection de Nelson Mandela. Par ailleurs, la télévision permet de faire de vraies rencontres avec des gens célèbres ou inconnus...

– Vous évoluez à la télévision depuis bientôt trente ans. Est-ce que vous imaginez pouvoir un jour vivre sans elle ?

– Parfois je me pose la question de manière différente. Je me dis : est-ce que j'entrerais à la télévision aujourd'hui ? Et je ne suis pas sûr que je dirais oui, car j'ai le sentiment que la télévision s'est un peu déshumanisée. Je crois beaucoup aux petites équipes, car on est meilleur quand on a un peu d'autonomie que sous une direction un peu forte.

«J'aimerais écrire quelque chose qui resterait...»

– Alors, si la télévision n'existait pas, que feriez-vous ?

– Je pense que je ferais de la radio, j'écrirais. Et puis, j'ai un vieux rêve

au fond de ma tête : je serais bien instituteur, dans un petit village au fond du Valais, mais avec des élèves en bas âge. Je leur raconterais un peu les choses auxquelles je crois...

– Vous êtes également passionné par l'écriture. Vous avez écrit un livre-interview avec Thomas Sankara, en 1986. Y aura-t-il d'autres ouvrages par la suite ?

– Par rapport à l'écriture, c'est un vieux rêve que je traîne. Ecrire, pour moi, c'est un acte extraordinaire. J'aimerais écrire quelque chose qui resterait, qui serait important pour moi ou pour des gens à qui j'aurais quelque chose à transmettre. Je suis un peu timide par rapport à cela. Un jour, j'oserai peut-être, mais pour l'instant, je suis un peu réservé.

– Vous collaborez à l'Institut universitaire d'études pour le développement. Est-ce que cela vous apporte une ouverture sur le monde ?

– Je n'ai jamais pu tout à fait choisir entre le prof et le journaliste. Il y a 13 ou 14 ans, le directeur de cet institut m'a demandé mon avis sur la circulation de l'information dans le monde. On a discuté un peu et, à l'issue de la soirée, il m'a demandé d'imaginer un cours. J'en tombais des nues. Et puis, avec un copain qui s'appelait Philippe Grandjean, on a

créé un cours qui continue encore aujourd'hui. C'est l'occasion de réfléchir avec des étudiants sur nos fonctionnements. Parallèlement, on a lancé les rencontres médias nord-sud, auxquelles je crois beaucoup. Durant quatre à cinq jours, à l'Université de Genève, une trentaine de télévisions participent à des colloques.

«Il faut être très attentif aux signes du destin»

– Croyez-vous au hasard ou pensez-vous que tout est écrit ?

– Je ne crois pas beaucoup au hasard, je crois à la chance. Il faut être très attentif aux signes du destin. Il y a un frisson lorsqu'on doit prendre les grandes décisions. Il y a un état d'esprit qui fait qu'on se dit : la chance est là, il faut la saisir. Je suis assez frappé, dans «Zig Zag café» de constater qu'à certains moments il y a des connivences. Pourquoi à tel moment on rencontre telle personne. Ce qui nous pénalise, la plupart du temps, c'est qu'on s'est fermé aux frémissements de la chance.

– Pour choisir, comment faites-vous ?

– Je ne choisis pas beaucoup mieux que d'autres, souvent je suis acculé au choix. Mais il y a un moment, dans les grands choix de l'existence, que ce soit sur le plan privé ou le plan professionnel, où je sais qu'il y a des choix vitaux.

– De quel signe du zodiaque êtes-vous ?

– Je suis Balance...

– Êtes-vous un adepte de l'astrologie ?

– Je n'ai fait aucune étude sérieuse sur le sujet, mais lorsque j'observe les gens avec lesquels je m'entends bien, les gens avec qui j'ai de bons rapports, je pense que souvent ils appartiennent au même signe. Je trouve qu'il y a quand même quelque chose d'intéressant là-dedans. Je me régale à lire tous les horoscopes.

Comme ils sont en général assez optimistes, cela m'encourage...

«L'homme le plus jeune que je connaisse a plus de 80 ans»

– Parmi les téléspectateurs de la mi-journée, il y a forcément passablement de retraités. Quelle est votre relation avec ces personnes-là ?

– On reçoit tous les jours des lettres admirables de personnes à la retraite. Et que disent-elles ? D'abord qu'elles aiment bien l'émission, tant mieux ! Mais au-delà de ça, elles disent qu'elles sont heureuses de pouvoir partager un moment avec quelqu'un, de se sortir un peu de la solitude. On a vraiment, par moment, partagé un café avec ces personnes. Je trouve que c'est un encouragement extraordinaire. Et puis, l'homme le plus jeune que je connaisse s'appelle Georges Haldas, il a plus de quatre-vingts ans. Lorsque je me sens un peu moins en forme, je vais le voir, parce que lui, il «pète le feu», il a le goût de la vie, il a encore dix-huit bouquins à écrire et il me rappelle chaque fois que nos petits maux ne sont pas importants. Les personnes âgées ont le savoir, ils représentent une bibliothèque extraordinaire...

– D'où vous vient ce respect des personnes âgées ?

– J'ai la chance aujourd'hui d'être entre deux mondes puisque ma femme est Indienne. Je suis très frappé de voir comment, en Inde comme en Afrique, on a le respect des personnes âgées. Pas seulement parce qu'elles sont respectables, mais parce qu'elles ont quelque chose à dire. Inéluctablement, on se retrouvera dans cet état. Comment s'y prépare-t-on, comment sera-t-on perçu, comment continuera-t-on à vivre ? Et puis finalement, l'âge n'y fait pas grand-chose. Il y a des gens vivants et d'autres qui sont moins vivants. Moi, je vais là où est la vie.

Mes préférences

Une couleur :	Le bleu
Une fleur :	Le coquelicot
Une odeur :	Le parfum des roses
Une recette :	Les endives au jambon
Un écrivain :	Georges Haldas
Un musicien :	Michel Petrucciani
Un cinéaste :	Kusturika
Un film :	Full Monty
Un peintre :	Marc Chagall
Un pays :	L'Inde
Une personnalité :	Nelson Mandela
Une qualité humaine :	La générosité
Un animal :	Ma chienne Bolga
Une gourmandise :	Le mille-feuille

«Zig Zag café», tous les jours à 12 h 50 sur TSR 1 (rediffusion en fin de soirée sur TRS 2.)

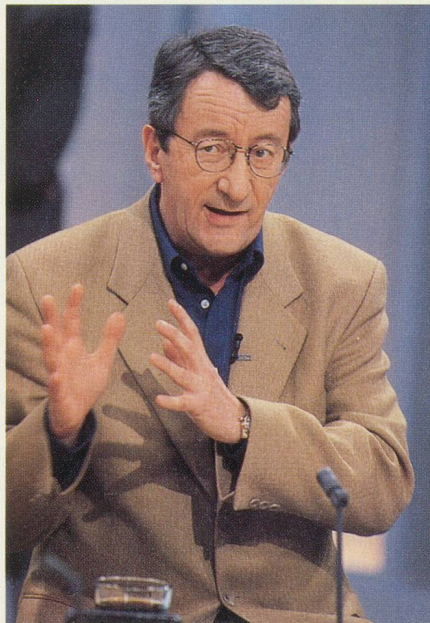
– Votre femme est Indienne et elle vit à Genève. Est-ce que, demain, vous pourriez aller vivre en Inde ?

– Dans un couple, le fait que chacun apporte quelque chose est plus enri-

chissant que lorsque l'un se calque sur l'autre. Idéalement, je pense que je pourrais, à mi-temps. Mais vous savez, les lieux pour moi sont ceux où je rencontre les gens que j'aime. Lorsque je ne ferai plus de télévision, je pourrai écrire des bouquins, m'engager dans d'autres voies, plus dans l'humanitaire, je ne sais pas...

– Vous n'êtes pas magicien, mais si vous pouviez réaliser un miracle, un seul, que feriez-vous ?

– Mon Dieu, c'est une drôle de responsabilité. J'aimerais que les enfants du monde rient pendant une heure... La perspective qu'ils aient dans leur tête et dans leur cœur que le monde qu'ils pourraient faire demain serait un tout petit peu mieux que celui qu'ils vivent. Et si j'étais magicien, j'essaierais d'exaucer un deuxième vœu. Que les jeunes qui se trouvent aujourd'hui au seuil de la vie professionnelle aient au moins une demi porte ouverte sur l'avenir...



Ce passionné de télévision rêve d'écrire

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine